

C'était plus que vrai.

M. Mercier se rua sur nous tous avec un redoublement de vigueur. Une partie considérable du clergé l'entoura de ses sympathies ardentes, les foules l'acclamèrent comme l'expression de leurs sentiments, et il devint sans conteste l'homme le plus populaire de la race française en Amérique.

Le courant de sympathies qui s'établit alors entre le peuple et lui a pu parfois s'amoindrir, mais à l'heure où j'écris ces lignes quiconque a de l'esprit d'observation sent que pas un politique sur la scène en ce moment n'a autant de partisans personnels dans les masses profondes.

Au pouvoir

Si les hommes dirigent parfois les événements, il est juste de dire, je crois, que les événements dominent bien souvent les hommes.

M. Mercier avait été porté au pouvoir par l'un des événements les plus importants de notre histoire. Il en suivit et tira les conclusions. Il avait réussi à unir des forces et des éléments jusque là divisés, il résolut de cimenter davantage cette union, d'en élargir les bases, d'offrir la branche d'olivier à tous ceux qui adopteraient son programme : cessons nos luttes, rendons forte cette Province française.

Il savait que le clergé avait de la puissance et était un grand moyen d'action, ici. Il ne négligea rien pour se l'attacher. L'Episcopat ne lui fut jamais fort sympathique. Mais parmi les fils du peuple qui sont prêtres, il recruta de chaudes adhésions. Le nom retentissant du curé Labelle fut accolé au sien, comme un symbole et un drapeau de colonisation. " Avec Chapleau à Ottawa, et Mercier à Québec, je vais faire de belles choses ", me disait, lors de l'acceptation de sa charge de député-ministre à Québec, cet homme de bien et de génie, dont l'histoire devrait être écrite par quelque plume franchement française. Et il ajoutait : " Ils ont joliment de défauts tous les deux ! "